



THÉÂTRE

Les néo-futuristes, au Fringe...
avec de la moutarde!

Page E 3



DE VISU

Robert Polidori en touriste
de drames au MACM

Page E 7

CULTURE

C I N É M A

Une présence de plus en plus forte

Les pointes de tipi du festival Présence autochtone qui dominant le parc Émilie- Gamelin annoncent désormais l'été

Photo tirée du film *Rain of the Children*

PRÉSENCE AUTOCHTONE

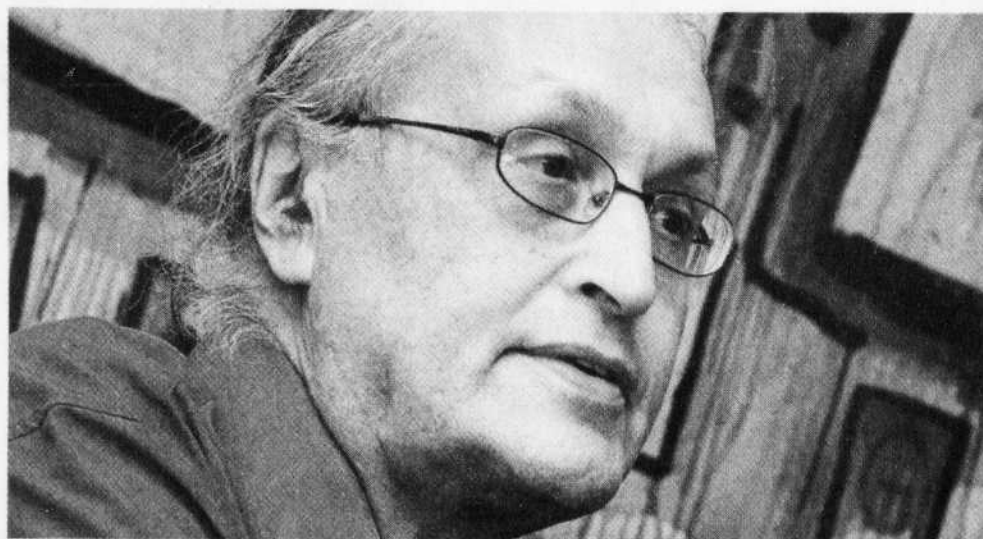
FRANÇOIS LÉVESQUE

André Dudemaine est l'interlocuteur rêvé de tout intervieweur. D'emblée loquace, le verbe facile et la réponse généreuse, le directeur général de Présence autochtone n'est pas de ceux qui se montrent récalcitrants face au jeu de l'entrevue. Sans doute est-ce une des raisons qui rendent toujours heureux de mettre l'événement en avant.

«*Quand nous avons fondé l'organisme Terres en vues, le but était que les cultures autochtones aient une vitrine à Montréal de façon permanente ou, à tout le moins, récurrente.*» De fait, la métropole est, historiquement, un lieu de convergence et d'échange pour les Peuples premiers. Y revenir avec une manifestation culturelle comme Présence autochtone constitue un retour aux sources. «*Nous avons d'ailleurs pris cette année le slogan "Montréal reprend ses couleurs premières", qui évoque à la fois le printemps et les origines.*»

Et des couleurs, Présence autochtone en fait étalage à travers une programmation pluridisciplinaire riche, vibrante de santé. «*Quand nous avons débuté, nous prenions en guise de modèle quelques fins de semaines culturelles qui avaient eu lieu ici et là. On y présentait généralement des films et un spectacle. Ça s'était fait à Val-d'Or, à Roberval et ici, à Montréal, de façon très modeste. Avec Daniel Corvec et Pierre Thibeault, les cofondateurs, il nous semblait que le film et la vidéo étaient les vecteurs à privilégier. On entrevoyait déjà un lieu de rencontres, de débats autour des films.*» Or voilà, leur belle tribune a tout de suite attiré l'attention d'artistes évoluant dans d'autres sphères. Rapidement, une exposition s'est greffée à des projections à l'ONE. Aujourd'hui, toutes les disciplines sont représentées, la dernière étant la danse, par le truchement de la très attendue chorégraphie *Fragments*, de Lara Kramer.

Basée sur les expériences de sa mère dans les pensionnats de l'État, *Fragments* n'est



André Dudemaine, directeur général de Présence autochtone

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

qu'une des nombreuses œuvres s'inspirant de ces lieux infâmes qui ont scarifié des générations d'autochtones au nom de l'assimilation. «*Même si Lara n'y a pas vécue, sa relation avec sa mère s'est teintée de ce que cette dernière a souffert là-bas. C'est un peu la même démarche que poursuit Duane Gastant' Aucoin, venu du Yukon pour présenter son court métrage My Own Private Lower Post. Le titre fait allusion au nom de l'école de réforme où sa mère a été contrainte d'aller. Pour lui aussi, la compréhension de leurs rapports passe par un dialogue. C'est ce que son film présente.*» Ainsi, cette meurtrissure du corps et de l'esprit se retrouve dans plusieurs films proposés.

Un thème incontournable

The Only Good Indian, de Kevin Willmott, s'en inspire aussi, cette fois du côté des États-Unis. Tour à tour récit initiatique, road

movie et western, ce long métrage de facture modeste mais ambitieuse s'intéresse au destin d'un adolescent cherokee qui fuit l'institution vouée à l'américanisation des siens. Un chasseur de prime partageant le même héritage ancestral que lui et un shérif tourmenté se succéderont à ses trousses. Un peu à la manière de Victor Erice qui, dans *L'Esprit de la ruche*, faisait intervenir le film *Frankenstein* comme vecteur narratif, Willmott présente un jeune protagoniste qui dresse des parallèles entre les horreurs dont il est témoin et celles, romanesques, perpétrées par le comte Dracula dans le roman de Bram

«**On assiste à un processus de reconstruction qui est à la fois personnel et collectif**»

Stoker qu'il vient de lire. La direction d'acteurs et une belle sensibilité visuelle atténuent les maladroitures du film, un bel essai sur la résilience.

Autre continent, même douleur dans *Rain of the Children*, du Néo-Zélandais Vincent Ward (*The Navigator - A Mediaeval Ody-*

sey). Ward, poète de l'image s'il en est, revisite l'existence de Puihi, une femme maorie rencontrée alors qu'il étudiait aux beaux-arts, à la fin des années 70. Apparue dans son documentaire *In Spring One Plants Alone* sorti en 1980, l'année de sa mort, Puihi n'a jamais quitté les pensées du cinéaste qui, près de 30 ans plus tard, a voulu en savoir davantage sur cette étrange voisine et ce fils schizophrène dont elle s'occupait avec une totale abnégation. Documentaire émaillé de magnifiques reconstitutions historiques présentant la vie d'une jeune Puihi dans la colonie créée par son mari prophète, *Rain of the Children* progresse à la manière d'une enquête dont les enjeux changent radicalement à mi-parcours. Politique raciale, culture traditionnelle et malédictions se côtoient dans une œuvre très achevée conciliant admirablement fond et forme, l'une des meilleures de la programmation.

Plus près de nous, *L'Éveil du pouvoir* réunit des images d'archives saisissantes qu'il faut voir afin de ne jamais les oublier: les enfants qu'on arrache à leurs familles pour les «sauver»; la tonte systématique; de grands yeux innocents remplis d'incompréhension... Œuvre d'une valeur historique immédiate, le documentaire de René Sioui Labelle fait le constat que l'avenir des Premières Nations passe par une éducation adaptée respectant les valeurs fondamentales et l'histoire de peuples dont le chef innu Aurélien Gil dira que c'est «un miracle qu'ils existent encore».

Pour André Dudemaine, cette récurrence thématique n'est pas fortuite. «*On assiste à un processus de reconstruction qui est à la fois personnel et collectif. Un événement comme Présence autochtone étant branché sur la réalité des Premières Nations, il devient une sorte d'outil qui peut, c'est du moins mon souhait, contribuer à laisser derrière nous cette période-là; en faire quelque chose d'historique, quelque chose qu'il ne faut pas oublier, mais quelque chose qu'on peut dépasser. Je pense que le fait que les*

VOIR PAGE E 2: AUTOCHTONE

CULTURE

Voter Carole Trahan



ODILE TREMBLAY

Je dois beaucoup à Carole Trahan. Sans l'avoir jamais rencontrée, sa présence m'est pourtant familière. Jaillis du radio-réveil, ses goûts musicaux exquis, sa belle voix douce et chaude, sa culture, ses commentaires éclairés, son rire délicieux sont le rayon de soleil matinal de mes week-ends à Espace musique.

Au saut du lit, je fais partie de ces amortis du cerveau, allergiques aux commentaires en enfilade sur des questions d'actualité. Combien sommes-nous? Plusieurs, sans doute, à préférer les harmonies sonores aux échanges enflammés, ne supportant que des morceaux de musique choisis; coulante transition entre sommeil et veille, à l'heure de quitter les bras de Morphée. J'affiche une prédilection pour la voix humaine, en mode exquis. Carole Trahan aussi, qui mêle la musique classique à des œuvres d'origines diverses, souvent vocales, d'une qualité exceptionnelle.

Combien de fois, découvrant des chants, des chœurs inconnus ou depuis longtemps effacés de ma mémoire, par elle savourés au point du jour, j'ai couru me procurer le CD, dégustant par la suite mon butin avec un sentiment de reconnaissance? Grâce à elle, j'ai racheté la *Misa Criolla*, d'Ariel Ramirez, rappelée à mes souvenirs, dont le célèbre *Gloria*, si allègre, si parfait, enchante l'oreille.

Un jour, elle fit jouer sur les ondes la chanson *Aux marches de palais*, interprétée par Le Poème harmonique et Vincent Dumestre, livrée avec une telle pureté vocale et instrumentale qu'on en restait tout chaviré. La chanson était issue d'un CD également baptisé *Aux marches de palais*, de la collection Les Chants de la terre, enfantée par la maison Alpha. Une découverte, capitale pour moi, qui m'ouvrit les portes de cette série exceptionnelle. En 2000, Alpha avait voulu recueillir le fin du fin des différentes traditions orales et instrumentales européennes, dont plusieurs en patois, en occitan, etc., mettant à contribution les meilleurs groupes musicaux spécialisés. De fil en aiguille, d'autres vrais bijoux, *Plaisir d'amour*, *La Tarantella*, *Se Canta que Recante*, *Marions les roses*, tous tirés de cette collection d'Alpha — Les Chants de la terre — révélée à moi par Carole Trahan.

Mais voici que la société d'État, sous le joug du couperet, donne son congé à mon animatrice préférée. Dès le 28 juin, elle ne nous éveillera plus au chant du coq. Nous, ses admirateurs, protestons et pleurons. En déplaçant d'abord Carole Trahan de la semaine au week-end, ils causaient le premier deuil. Alors, maintenant...

Radio-Canada, étranglée par les compressions budgétaires, doit se serrer la ceinture, et les campagnes d'appui à la SRC ont mille fois raison de pulluler dans la Toile ou ailleurs. Mais, coupes ou pas, on s'interroge souvent sur les orientations de cette société, tant plusieurs de ses choix sentent l'arbitraire et l'improvisation. Devant la radio d'Espace musique, source de déception depuis sa création, on grince des dents trop souvent.

Dans le site www.sisyph.org, mis sur pied par Daniel Turp et Micheline Carrier, une pétition circule, à l'adresse des bonzes de Radio-Canada, pour sauver le poste de Carole Trahan: «*Ne touchez pas à la matinière*». On joint son nom à ceux du chef d'orchestre Bernard Labadie, des écrivains Bruno Roy et Louky Bersianik, de musiciens, de philosophes, de fidèles auditeurs issus de tous les horizons, en protestant contre son éviction des ondes d'État.

Cette décision nous apparaît d'autant plus contestable que Carole Trahan comptait de nombreux admirateurs. Son auditoire avait augmenté de 3000 à 5000 présences minute le dimanche, entre septembre et décembre 2008. Ceux qui la découvrent l'adoptent.

Seuls les amateurs de musique classique et d'œuvres un peu pointues sont affectés par ce départ, estiment certains, en écartant ces dinosaures avec dédain. La tendance lourde et navrante consistant à aplanir tous les niveaux, sans faire de différence entre une rengaine à trois sous et une œuvre de haute volée, a creusé son sillon. La culture générale est démodée, nous dit-on, élitiste en plus (étiquette honnie). Sauf que, à la vérité, tout le monde y perd.

Vouloir offrir au grand public ce qu'il connaît déjà, c'est l'empêcher d'élargir ses horizons, sabrer dans une mission éducative. Nul ne conteste la compétence de Mario Paquet, appelé à succéder à Carole Trahan le samedi, mais congédier celle-ci sans lui offrir de plage-horaire, c'est jeter aux orties une expertise précieuse et de vrais talents de pédagogue, qui ne sont pas donnés à tous.

Espace musique, après des tentatives multiples de mêler Wagner à la pop, pour plaire à tout le monde et à son père en égarant les repères des différents publics, a remis quelque accent sur la musique classique et le répertoire de qualité, trop longtemps dégradé. Mais la chaîne se cherche encore parmi le magma du



SOURCE MAGAZINE LA MARQUE DE L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC

Carole Trahan comptait de nombreux admirateurs. Son auditoire avait augmenté de 3000 à 5000 présences minute le dimanche, entre septembre et décembre 2008.

multigenre. Le grand concurrent, Radio classique, demeuré fidèle à son créneau, lui mange la laine sur le dos. Entre le 29 janvier et le 26 avril 2009, sa part d'auditoire était de 4,7 %, contre 1,5 % pour Espace musique. Et ce n'est pas en se délestant de ses meilleures ressources que cette dernière pourra enfin s'imposer, mais en misant sur l'excellence, offrant

de d'éveil aux générations montantes. Ne serait-ce que pour glisser quelques trésors dans leur trousseau, laissez donc en poste Carole Trahan!

On notera que cette chronique s'interrompt durant cinq semaines. Vacances obligent.

otremblay@ledevoir.com

AUTOCHTONE

Présence autochtone fêtera l'an prochain ses 20 printemps

SUITE DE LA PAGE E 1

jeunes de la génération suivante prennent sur eux de concevoir des œuvres qui témoignent de ce passé est la plus belle preuve qu'une guérison est en cours.

Malgré le peu de soutien — c'est un euphémisme — du gouvernement conservateur à son endroit, Présence autochtone fêtera l'an prochain ses 20

printemps. Considérant le chemin parcouru et conscient que le sentier se poursuit loin devant, comment André Dudemaine entrevoit-il la suite? «*Dans le domaine culturel, il faut être "tête de cochon" pour développer des projets. Or souvent, les obstacles deviennent des stimuli qui nous poussent à aller plus loin, à trouver des moyens de contourner la montagne. Je suis très fier que le festi-*

val fasse dorénavant partie de l'histoire et du paysage culturel montréalais. La pointe des tipis qui dominent le parc Émilie-Gamelin annonce désormais l'été. Une belle tradition, comme dirait l'autre. On trouvera la programmation complète de l'événement en visitant le site www.native-lynx.qc.ca/09/fr/index.html.

Collaborateur du Devoir

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

L'OFF
Festival
de JAZZ 10^e
de Montréal



DU 18 AU 27 JUIN

www.lofffestivaldejazz.com

TREMBLEMENT DE FER de Pierre Labbé 18 juin - 20h30 - Hangar 16 - Quais du Vieux-Port de Montréal ■ **WEBE3 + ByProduct** 19 juin - 20h - Lion d'Or ■ **LES TOURNEURS** 20 juin - 20h - Chapelle historique du Bon-Pasteur ■ **STEPPE** 20 juin - 21h30 - Chapelle historique du Bon-Pasteur ■ **SAMUEL BLAIS** 21 juin - 20h - Lion d'Or ■ **FRANK LOZANO MTL4** 21 juin - 21h30 - Lion d'Or ■ **CÔTÉ GROGG, CÔTÉ TANGUAY** 22 juin - 20h - Lion d'Or ■ **SATORI À MONTRÉAL ET PATRICE DESBIENS** 22 juin - 21h30 - Lion d'Or ■ **DUO TRUDEL BOURBONNAIS** 23 juin - 20h - Lion d'Or ■ **DUO COURTOIS ADDED** 23 juin - 21h30 - Lion d'Or ■ **JAZZ ET POÉSIE** 24 juin - 20h - Lion d'Or ■ **BATHYSCAPHE** 25 juin - 20h - Lion d'Or ■ **VANASSE-SEXTET** 25 juin - 21h30 - Lion d'Or ■ **UGLY BEAUTIES** 26 juin - 20h - Lion d'Or ■ **DREAM ALGEBRA** 26 juin - 21h30 - Lion d'Or ■ **NORMAND GUILBEAULT ENSEMBLE "Hommage à Mingus"** 27 juin - 20h - Lion d'Or - et bien d'autres au Cheval Blanc et au Dièse Onze...

Billetteries : L'ARTICULÉE, 1182 boulevard St-Laurent | L'OBLIQUE, 4333 rue Rivard | www.admission.com

Canada Québec Montréal

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

BORÉALE

TIM-Québec

ESPACE MUSIQUE 100.7

ESPACE JAZZ

radio 2 93.5

LE DEVOIR

101.5 Radio-Montréal

suoni per il popolo

FESTIVAL DE JAZZ DE QUÉBEC

CULTURE

THÉÂTRE

Les Néos, au Fringe... avec de la moutarde!

Une forme théâtrale toute neuve ici, le néo-futurisme, aborde différemment les chemins de la vérité scénique

MICHEL BÉLAIR

Ils portent officiellement le nom de «néo-futuristes», mais tout le monde les appelle «les Néos». Depuis l'automne 2007, ils font la tournée des bars et des cafés du centre-ville en proposant une forme théâtrale aussi hybride qu'étrange: ils installent sur scène une ardoise affichant un menu de 35 pièces, chacune d'une durée de 30 secondes à trois minutes, et ils en jouent le plus possible en une heure, selon les demandes de la salle. Plus bizarre encore, chacun de ces textes s'inspire de la vie de son auteur...

Du vécu «shooté» à la mitraillette

L'an dernier, au Fringe 2008, les Néos ont connu un succès fou avec leur *Spectacles pour emporter* qu'ils ont joué ensuite au moins une bonne demi-douzaine de fois, en changeant chaque fois leur répertoire de base presque au complet et en lui donnant le nouveau titre de *Pièces pour emporter* qu'on a pu voir à Nuit blanche, l'hiver dernier. Ils ont aussi fait le Festival de théâtre de rue de Lachine, où ils abordaient cette fois le thème du passage de l'enfance à l'âge adulte, et trouvé le temps de fonder officiellement leur compagnie avant de casser la baraque à plusieurs reprises au MainLine, boulevard Saint-Laurent. Les voici au Fringe pour quelques jours avec un tout nouveau spectacle, *Dans le salon avec la clef anglaise*, une sorte de version théâtralisée de Meurtre et Mystère s'inspirant à la fois de leur «credo artistique» et du jeu Clue...

Sylvestre Caron, Gabrielle Néron et Catherine Lavoie font partie depuis les débuts de ces oiseaux rares que sont les Néos. Comme leurs huit autres collègues qui forment désormais l'équipe, ils carburant à cette excitation qui vient quand on touche à l'universel à partir de sa propre expérience. «Chaque réplique vient du vécu du comédien, dit l'un d'eux, et chacun assume complètement ce qu'il joue, même s'il joue dans la pièce écrite par un autre. Ce que le spectateur voit est toujours vrai.» Tout est écrit, toujours, chez les Néos. Pas d'impro, jamais. On parle plus volontiers de «création collective» et même «de choix collectifs et démocratiques». Les chemins de la vérité théâtrale sont impénétrables, comme dirait Jean Perron...

En fait, ils écrivent chacun leurs textes, parfois à partir d'un même thème et toujours à partir d'eux, de leur expérience personnelle plutôt, en «théâtralisant le vécu». Ce vécu de chacun devient vite d'ailleurs du vécu «shooté» à la mitraillette, plus de 25 fois en une heure, le tout chronométré à la cocotte-minute: l'intensité, le tir à répétition sur la vraie vie, ses pompes et ses œuvres.

Dans ce *Dans le salon avec la clef anglaise*, ils ont voulu travailler sur la culpabilité et la justice en se donnant pour la première fois le cadre d'une même histoire tricotée à huit mains et jouée par huit personnages archétypaux: chaque soir, le public décidera qui est le meurtrier potentiel le plus plausible. Auda-cieux, il faut le reconnaître...



MARLENE GELINEAU-PAYETTE

Les Néos de *Dans le salon avec la clef anglaise*.

Les trois complices étaient des 20 personnes inscrites à un stage donné ici, à Montréal en septembre 2007, par le créateur même de cette approche théâtrale éclectique, Greg Allen. Bien établie à Chicago depuis la fin des années 80, l'approche favorisée par Allen a ensuite essaimé un peu partout dans les grandes villes américaines, de New York à San Francisco. La moitié des stagiaires montréalais sont retournés travailler

avec Greg Allen, au Neo-futurisme sur les rives du lac Michigan, avant de revenir fonder officiellement ici, à 11 maintenant, la branche montréalaise du mouvement.

Des trucs intrigants

Malgré son nom, le Néo-futurisme n'est pas une idée ou une tendance tout à fait neuve — nos trois Néos à nous sont loin de le nier! —, on s'en aperçoit rapidement en fouillant un peu La chose s'abreuve en fait à plusieurs sources et s'inspire même de divers courants artistiques.

De Dada et du surréalisme, les Néos ont gardé la fascination pour le hasard et l'inconscient, et de Daniel Schinasi et des néo-futuristes italiens du milieu du XX^e siècle, le dynamisme et l'exaltation de la vitesse et des formes brèves. Mais c'est au théâtre radical des années 60 — pensons aux grandes années du Living ou du Bread and Puppet — qu'ils ont emprunté l'interaction avec le public et la disparition de toute notion de personnage, d'illusion et de production théâtrale comme telle, sans compter cette exigence du «théâtre pauvre» découlant de leurs pré-

occupations sociales. Rien de moins. Et tout cela au Fringe pour une fois!

Il fait bon sentir ce vent d'audace du côté du mal-aimé festival «bilinguo-canadien» qui se contente habituellement, d'année en année, de prendre des allures de party permanent. En feuilletant l'abondante programmation de l'événement, qui étend maintenant ses tentacules dans une dizaine de salles du centre-ville — dont Tangente et La Chapelle, depuis que le Théâtre d'Aujourd'hui fait toute la place au OFFTA —, on trouvera là quelques démarches presque aussi intrigantes que celles des Néos. Une compagnie new-yorkaise par-ci (DC 3 qui joue *Fidel* de Davis Kovacs dans la mise en scène de Cata Ratiu ou le collectif WTE Theatre qui propose *Sportsexdeathporn*), une comédie australienne (*The Accident* de Jonno Katz) ou une conteuse française par là (Marie-Céline Lachaud avec *Un jour j'irai à Compostelle*). Avec beaucoup de danse d'un peu partout et d'ici, surtout, puisque la relève en danse trouve de la place pour s'exprimer au Fringe, bravo!

C'est moins vrai pour ce qui est de l'offre théâtrale depuis la naissance du off du F.T.A. qui laisse peu de morceaux de choix au Fringe, mais on trouvera aussi des compagnies et de nouveaux regroupements qui proposent des spectacles tout neufs en prenant le Fringe comme tremplin. Laissez-vous guider par les titres des spectacles ou des compagnies (*Le Désir attrapé par la queue*, de Picasso, *Jaune* du Théâtre Acharné ou *Louis, 25 ans, captive troyenne*, du Théâtre Point d'Orgue), en évitant les mauvaises surprises.

C'est ainsi qu'on arrivera peut-être un jour à faire oublier cette lourdeur aux relents de bière et de pipi-caca engendrée par la multitude de comédies de collège qui occupent au moins la moitié de la programmation du festival...

Le Devoir

DANS LE SALON AVEC LA CLEF ANGLAISE

Une production des Néos présentée au MainLine Theatre dans le cadre du festival Fringe jusqu'au 21 juin. Information et billetterie: www.montrealfringe.ca



SOURCE WTE THEATER

Une scène de *Sportsexdeathporn* de la compagnie new-yorkaise WTE.

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

SAISON 2009-2010

L'AUDACE DU RENOUVEAU

9 personnages
9 vies
9 voix
9 heures

90 \$

Billetterie : 514 253-8974
www.denise-pelletier.qc.ca

Photos : Erick Labbé

Après
LE DRAGON BLEU
et ÉONNAGATA,
ne manquez pas...

LIPSYNCH
DE ROBERT LEPAGE

- 9 personnages
- 9 vies
- 9 voix
- 9 heures

90 \$

Billetterie : 514 253-8974
www.denise-pelletier.qc.ca



CULTURE

MÉDIAS

Le grand passage

Ça y est : depuis minuit hier, les Américains sont passés à la télé numérique

PAUL CAUCHON

C'était la date fatidique hier: 974 stations de télévision aux États-Unis avaient jusqu'à minuit pour mettre fin à la diffusion analogique et passer complètement au numérique.

Selon les données publiées jeudi par Nielsen, près de 3 millions de foyers (2,8 millions, en fait) risquent d'être privés de télévision ce matin, samedi.

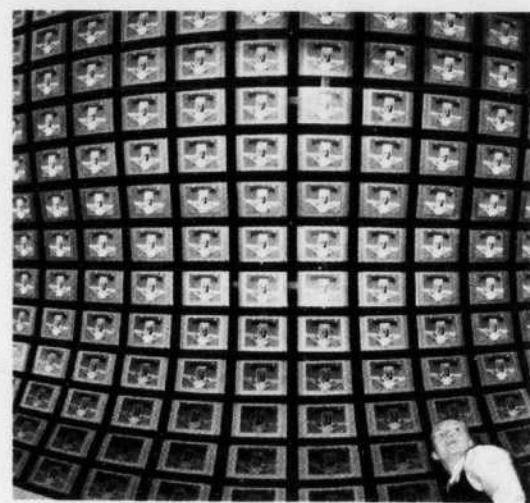
Environ 17 % des foyers américains captent encore la télévision par la voie des airs. Pour pouvoir continuer à capter les signaux télévisuels aujourd'hui, ces foyers doivent doter leur vieux téléviseur d'un convertisseur numérique... ou bien s'abonner à la câblodistribution ou au satellite.

Malgré toute la publicité faite autour de ce changement, on estimait quand même que près de trois millions de foyers ne seront pas équipés ce week-end, mal informés, négligents ou encore démunis. Pour aider les plus pauvres, justement, le gouvernement offrait un coupon de 40 \$ aux citoyens qui devaient se procurer un convertisseur pour capter les signaux numériques.

La décision de faire passer la totalité de la diffusion télévisuelle au numérique a été prise il y a plusieurs années par la Federal Communication Commission (FCC), l'équivalent américain du CRTC, qui avait d'abord fixé la date-butoir à février 2009. Mais une des toutes premières décisions du nouveau gouvernement Obama fut de prolonger le délai de trois mois. Ces derniers jours, la FCC avait même ouvert une ligne d'urgence et offrait un service gratuit d'installation des convertisseurs. Non seulement le son et l'image télévisuels sont supérieurs en numérique, mais ce passage permet de libérer des fréquences qui étaient exigées par les services d'urgence en Amérique du Nord et par les entreprises de diffusion sans fil.

Bientôt près de chez vous...

Au Canada, le CRTC a fixé au 31 août 2011 la date de passage. Les télédiffuseurs commencent à s'inquiéter des coûts de cette transformation, alors qu'ils doivent changer leurs émetteurs analogiques. Un rapport du Groupe de travail sur la télévision numérique, remis au CRTC en avril dernier, estime à plus de 330 millions les coûts



ARND WIEGMANN REUTERS

pour les télédiffuseurs canadiens, qui font déjà face à de sérieuses difficultés financières.

Le rapport proposait d'ailleurs que le gouvernement mette sur pied un «instrument de financement» pour faciliter la transition. On ignore encore si Ottawa offrira des coupons-rabais aux consommateurs qui ne captent pas le signal numérique.

Ici, on estime que moins de 10 % de la population capte la télévision par la voie des airs. Les abonnés à un service de satellite, eux, sont déjà en numérique, tout comme les abonnés du câble numérique, mais les abonnés du câble analogique pourraient être obligés de se doter d'un convertisseur... ou prendre l'abonnement numérique.

Le Devoir a repéré deux sites Internet qui permettront aux lecteurs de mieux s'informer s'ils le désirent. Le CRTC a rédigé un feuillet d'information sur la transition, qu'on peut lire au www.crtc.gc.ca/fra/info_sht/bdt14.htm, et Industrie Canada a ouvert, dans son site du Bureau de la consommation du Canada, une section complète sur le sujet, avec explications sur les différents téléviseurs et convertisseurs: http://www.ic.gc.ca/eic/site/oca-bc.nsf/fra/h_ca02319.html.

Le Devoir

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTREAL
LE FESTIVAL COMMENCE DANS MOINS DE 3 SEMAINES!
30 JUIN AU 12 JUILLET 2009
 LE TRENTIEME ANNIVERSAIRE

PLEINS FEUX 19 H 30 • SALLE WILFRID-PELLETIER, PdA

EN PRÉ-OUVERTURE DU FESTIVAL
GARY BURTON QUARTET REVISITED AVEC
 GARY BURTON, PAT METHENY, STEVE SWALLOW, ANTONIO SANCHEZ
 VENDREDI 26 JUIN

CONCERT D'OUVERTURE
WYNTON MARSALIS
 AVEC LE MAÎTRE DU PIANO FLAMENCO CHANO DOMINGUEZ ET SON QUARTET
 MARDI 30 JUIN

UNE SOIRÉE SPÉCIALE AVEC

AL JARREAU ET MOLLY JOHNSON
 DIMANCHE 5 JUILLET

JOE COCKER
 JEUDI 9 JUILLET

EN VOIX 18 H • THÉÂTRE MAISONNEUVE - PDA

MADÉLINE PEYROUX
 VENDREDI 3 ET DIMANCHE 5 JUILLET

Sophie Milman
 LUNDI 6 JUILLET

PATRICIA BARBER COLE PORTER MIX
 VENDREDI 10 JUILLET

LES GRANDS CONCERTS 21 H 30 • THÉÂTRE MAISONNEUVE - PDA

Maria Schneider Orchestra
 premiers parties Julian Lage
 MARDI 30 JUIN À 20 H

MILES FROM INDIA
 NICHOLAS PAYTON • Trompette
 BILL EVANS • Saxophone Tenor
 R. MAHANTHAPPA • Saxophone
 U. SHRINIVAS • Mandoline
 LENNY WHITE • Batterie
 DARRYL JONES • Basse
 V. SELVAGANESH • Batterie
 HOMMAGE À MILES DAVIS
 SAMEDI 4 JUILLET

Ornette Coleman Quartet
 JEUDI 9 JUILLET

RYTHMES 20 H 30 • MÉTROPOLIS

KOOL & THE GANG
 MÉRREDI 1^{er} JUILLET

PROGRAMME DOUBLE
King Sunny Ade
 DIMANCHE 5 JUILLET

NOUVEAU AU PROGRAMME!
Irma Thomas
 VENDREDI 10 JUILLET

PROGRAMME DOUBLE
alpha blondy
 MÉRREDI 8 JUILLET

FEMI KUTI & THE POSITIVE FORCE
 DIMANCHE 5 JUILLET

oumou sangare
 MÉRREDI 8 JUILLET

JAZZ DANS LA NUIT 22 H 30 • GESU - CENTRE DE CRÉATIVITÉ

BAPTISTE TROIGNON
 QUINQUET
 MÉRREDI 1^{er} JUILLET

LEE KONITZ
 AVEC MINSARAH
 VENDREDI 3 JUILLET

BRIAN BLADE
 and the fellowship band
 SAMEDI 4 JUILLET

hadouk trio
 DIMANCHE 5 JUILLET

INVITATION 18 H • GESU - CENTRE DE CRÉATIVITÉ

ERIK TRUFFAZ
 MÉRREDI 1^{er} JUILLET
 AVEC: BENARES, INDRANI ET MALCOLM BRAFF
 JEUDI 2 JUILLET
 AVEC: MURCOFF ET TALVIN SINNH
 VENDREDI 3 JUILLET
 AVEC: SLY JOHNSON ET PHILIPPE GARCIA
 MÉRREDI 1^{er}, JEUDI 2 ET VENDREDI 3 JUILLET

DES CRÉATEURS DE TANGO FLAMENCO LE NOUVEAU SPECTACLE
JAZZING FLAMENCO
 AIRFRANCE /
 30 JUIN À 18 H ET DU 2 AU 11 JUILLET À 20 H
 RELÂCHE LES 1^{er} ET 7 JUILLET THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

PRIMEUR 19 H 30 CINQUIÈME SALLE - PDA

ANGELE DUBEAU
 PIETA
 DU 30 JUIN AU 2 JUILLET

ZACHARY RICHARD
 DU 8 AU 11 JUILLET

BILLETTERIE

info jazz Bell
 514 273-1881 / 1 800 915-0515 / montreal.jazzfest.com

BILLETTERIE CENTRALE DU FESTIVAL:
 MÉTROPOLIS
 53, rue Sainte-Catherine Est
 514 908-9090 / ticketpro.ca

PLACE DES ARTS
 514 942-2112 / laplacearts.com

GESU - CENTRE DE CRÉATIVITÉ
 514 991-9020 / 514 790-1235 - admission.com

L'ASTRAL (MAISON DU FESTIVAL)
 RIO TINTO ALÉXON
 305, rue Sainte-Catherine Ouest
 514 908-9090 - ticketpro.ca

CLUB SODA
 514 908-9090 - ticketpro.ca

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
 514 908-9090 - ticketpro.ca

POUR EN SAVOIR PLUS:
MONTREALJAZZFEST.COM
 FESTIVALINTERNATIONALDEJAZZDEMONTREAL.COM

PRÉSENCE AUTOCHTONE
 du 11 au 21 juin à Montréal 2009

Cosmogonies des Premières Nations
 Œuvres inédites de 14 artistes et de 8 poètes inspirés des grands mythes de la création du monde

Du 9 juin au 15 novembre | À la Grande Bibliothèque
 475, boul. De Maisonneuve Est
 Section Arts et littérature, niveau 1 - Vitrines, niveaux 1 à 4
www.banq.qc.ca - Entrée libre
 Une réalisation de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Terres en vues

Sur la carte Gravures et sculptures
 Cinq graveurs de Kanesatake et un sculpteur de Kuujuaaraapik se font les cartographes de leur univers.

Du 5 au 27 juin
 Guilde canadienne des métiers d'art
 1460, rue Sherbrooke Ouest, suite B
www.guildecanadiennesdesmetiersdart.com

Le bal des carcasses hallucinées
 Gravures de Nicolas De Jesus

Du 11 au 29 juin
 Centre Culturel Simón Bolívar
 394, boul. De Maisonneuve Ouest
 métro Place-des-Arts

Info festival: 514.677.1377
nativelynx.qc.ca

Canada Québec Montréal LOTO QUÉBEC LE DEVOIR
 Télé-Québec CANAL 5 ac television ept Aboriginal Peoples Television Network 88.5i CIBC ONE NEWS 9 TELEFILM CANADA

CULTURE

DANSE

Casser la baraque
(et la salir aussi)

Au dernier Festival TransAmériques comme à l'Agora de la danse et à Tangente, un pressant besoin de transgression se fait sentir

CATHERINE LALONDE

Les chorégraphes cassent la baraque ces jours-ci. Littéralement. Au dernier Festival TransAmériques comme à l'Agora de la danse et à Tangente, les décors tombent, se cassent, se tachent et se déchirent. Réflexions à bâtons rompus avec trois hommes de théâtre sur le salissage et la destruction.

Dans *Körper*, la Berlinoise Sasha Waltz fait s'écraser un haut mur de décor après qu'une interprète a entrepris de démonter le plancher. Dans *Singular Sensation*, les danseurs de l'Israélienne Yasmien Godder se couvrent de gouache avant de se rouler dans le Jell-O rouge. Dans une scène catastrophe hilarante de *Dark Matters*, Crystal Pite, de Vancouver, fait tomber décor, rideau, pendillons et rail d'éclairage, passant avec fracas d'un écran à l'allemande à un théâtre dénudé. Et dans *Fluidengin*, les interprètes de Norman Marcy deviennent des fontaines mouvantes et aspergent d'eau ou de lait le plateau et les spectateurs des premières rangées.

Entrailles, glaise et Big Bang

Le dramaturge Guy Cools, qui accompagne souvent les chorégraphes, rappelle que souiller et démolir fait depuis longtemps partie du vocabulaire des possibles de l'artiste. Cools creuse ses souvenirs: «Jan

Fabre a construit sa réputation dès le début des années 80 avec de longues transformations de l'espace scénique, jouant avec des liquides ou des matières comme l'huile ou le chocolat. Les Catalans de *La Fura dels Baus* utilisaient de leur côté de la farine et des entrailles d'animaux. La chorégraphe Angels Margarit a travaillé avec un grand cube de glaise qui coulait durant le spectacle. Il y a des centaines d'exemples...»

Michel Vaïs, rédacteur de la revue de théâtre *Jeu* et docteur en études théâtrales, souligne que les gens de scène sont depuis toujours fascinés par ce qui met en danger le théâtre et la représentation. «Cela fait partie de la mise en danger inhérente au théâtre lui-même.»

Guy Cools, lui, différencie cassage et salissage. «Comme les artistes visuels ont envie d'explorer leur matériau, je crois que les chorégraphes veulent non seulement des corps qui bougent, mais aussi un espace en mouvement, qui a un aspect fluide ou qui devient presque organique. Tandis que la déconstruction du décor, si elle est faite comme dans le spectacle de Crystal Pite, est un classique de comédie, qu'on a vu chez Buster Keaton et Charlie Chaplin.» Un Big Bang contrôlé qui dévoile la machine du théâtre et ses failles et qui défait l'illusion pour mieux la reconstruire.

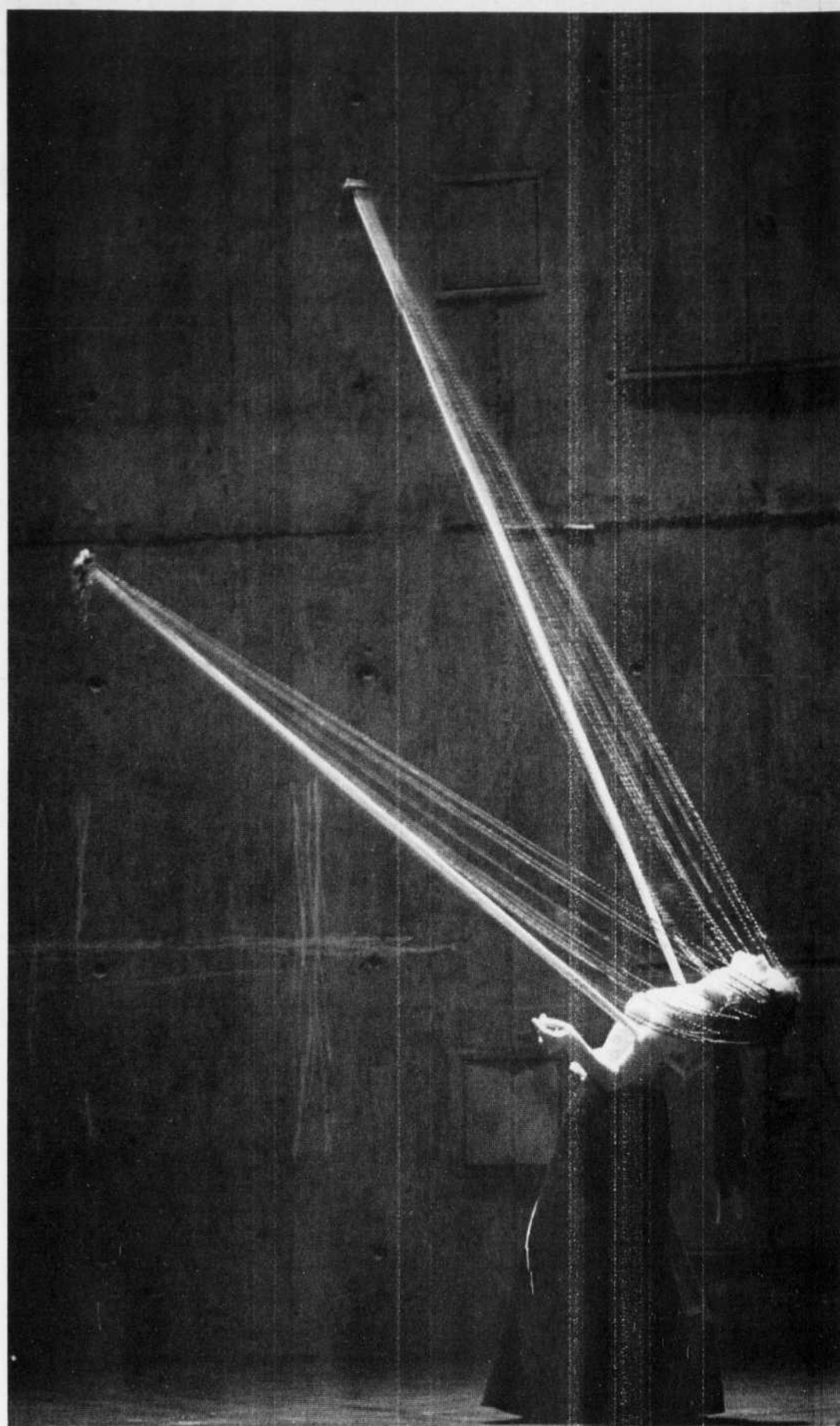
Vous êtes pas tannés de mourir?

Écrivain et dramaturge, Ser-

ge Lamothe associe l'éclaboussure des scènes à l'éclatement pornographique. Deux éléments, pour lui, d'une posture post-moderne: «Il y a là un désir de désacralisation de l'espace de jeu, donc de profanation. C'est un pressant besoin de transgression qui est à l'œuvre. Dans la sémantique scénographique, si "l'oiseau salit son nid", c'est qu'il ne lui est plus possible, désormais, de le quitter. L'impossible envolée, la transcendence n'a pas eu lieu. Ne reste que la rage, un puissant besoin de saccage pour le pur plaisir de la destruction.»

Ces effets scénographiques pourraient donc être l'étape précédant le théâtre brut et le théâtre de la cruauté. Lamothe poursuit sur sa lancée: «J'y vois encore l'expression des horreurs de notre époque: corps médicalisés, asservis, standardisés et asexués, ou, au contraire, hypersexués. Si le corps n'est plus le refuge de l'âme, il ne faut pas s'étonner que la scène elle-même, qui en est l'extension, subisse des outrages. Ce que cela dit au spectateur? Par la transgression de l'interdit, c'est un immense "Fuck la mort!" Et par l'outrage de la scène comme du corps, c'est l'inverse. "Mourez!" nous dit-on, par tous les moyens favorisez le processus par lequel la vie vous tue!»

En attendant l'inévitable, les murs tombent et tomberont autour des spectateurs.



BERND UHLIG

Scène tirée de *Körper* de Sasha Waltz

Une scène de *Singular Sensation* de la chorégraphe israélienne Yasmien Godder

TAMAR LAMM

Hydro Québec présente

les séries **Pro Musica** 2009 - 2010

61^{ème} SAISON PLACE DES ARTS

Série Émeraude « HOMMAGE AUX CORDES »

L'Octuor St.Martin-in-the Fields, cordes Cloé Hanslip, violon
Dang Thai Son, piano Veronika Eberle, violon
Quatuor Vogler, cordes et clarinette Nicola Benedetti, violon
Quatuor Fine Arts, cordes Janina Fialkowska, piano

Série Topaze

Anne-Marie Dubois, piano;
Laurence Kavaleh, violon et Paul Stewart, piano;
Quatuor Made in Canada, cordes

Abonnements : 175 \$, 155 \$, 85 \$
(étudiants), (taxes et frais non-inclus) *
*Pro Musica, tél. : 514-845-0532
sans frais : 877-445-0532

Billets : 40 \$, 35 \$, 20 \$ (étudiants)**
** Place des Arts : 514-845-0532

Conseil des arts et des lettres Québec

HYATT PLACE DES ARTS

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

La Scena Musicale

LA PRESSE

Site web : promusica.qc.ca - Téléphone : 514-845-0532

Hydro Québec PRÉSENTE

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU *Domaine Forget*

Du 20 juin au 6 septembre

Tous les concerts sont présentés à 20h30 à moins d'une mention spéciale.

SAMEDI 20 JUIN
Les Grands Concerts
LES VIOLONS DU ROY
BERNARD LABADIE, chef
Soliste : PAUL MEYER, clarinette

Desjardins

MERCREDI 24 JUIN
La Musique de Chambre
LES VENTS DU DOMAINE FORGET
Œuvres de CPE Bach, Verress, Poulenc, Uhl, Adler, Vivaldi, Saint-Saëns et Ravel

galaxie #

VENDREDI 26 JUIN #
Jeune Soliste
NAREH ARGHAMANYAN, piano
Premier prix du Concours Musical International de Montréal, 2008
Œuvres de Mendelssohn, Schumann, Tchaïkovski, Rachmaninov

Desjardins

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Dimanche 14 juin
ENSEMBLE ARCELLA, violon, violoncelle, piano
Les standards du jazz revisités!

Dimanche 21 juin
CARMEN & DAVID TRIO, guitare, voix, violon
Chansons françaises à saveur jazz

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :
1 888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com

Québec

2 0 0 9 | 2 0 1 0

T H É Â T R E

PROSPERO

Partenaire de saison

Hydro Québec

PRODUCTIONS DU GROUPE DE LA VEILLÉE

6 / 24 octobre
COEUR DE CHIEN
D'après Mikhaïl Boulgakov

19 janvier / 13 février
YEL, YAACDBI ET LEIDENTAL
Comédie en 30 tableaux et 12 chansons
De Hanokh Levin

13 avril / 8 mai
SONATE D'AUTOMNE ERICSSON #
De Ingmar Bergman

PRODUCTIONS EN CODIFFUSION

1^{er} / 19 septembre
LE CERCLE DE CRAIE CAUCASIEN | *Sortie 123*
De Bertolt Brecht

17 novembre / 5 décembre
LE ROI SE MEURT | *Productions Empremier*
De Eugène Ionesco

23 février / 13 mars
LES ÉTATS-UNIS VUS PAR... | *Théâtre l'Opéra*
Collectif d'auteurs

16 / 27 mars
AILLEURS | *Absolu Théâtre*
De Serge Mandeville

EN ACCUEIL DANS LA SALLE INTIME
Réverbère théâtre
LA MAMAN DU PETIT SOLDAT

ABONNEZ-VOUS !
(514) 526-6582

et participez au tirage d'un séjour au magnifique Hôtel Sacocomie.

Compagnie Ombres folles
ARTÈRES PARALLÈLES

Globe Bulle rouge
JE M'APPELE MARILYN

Théâtre l'Instant
EMMA

Productions Diablo corps
TOUT À FAIT OBSESSIONNEL

Théâtre du Chien mouillé
LONE STAR et PRIVATE WARS

ON JOUE AU [PROSPERO]!

1371, Ontario Est - Montréal
www.laveillee.qc.ca

Québec

25-28
JUIN

FESTIVAL DE MUSIQUE
montréal
baroque

514 845-7171
www.montrealbaroque.com

VIEUX-MONTRÉAL

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

La symphonie pas comme les autres

En s'attaquant pour la seconde fois à Montréal à la 8^e Symphonie d'Anton Bruckner, Yannick Nézet-Séguin se mesure — en vue d'une immortalisation discographique — à un monument de l'histoire de la musique.

CHRISTOPHE HUSS

Ce n'est pas une symphonie, c'est une grand-messe. On peut le dire de quelques œuvres, comme la *Symphonie des Mille*, de Mahler, mais pas vraiment de beaucoup de symphonies purement orchestrales. Si la *Cinquième Symphonie*, de Bruckner, presque aussi longue, est œuvre d'architecture, de foi, mais aussi d'une méticulosité directement héritée de Jean-Sébastien Bach, la *Huitième* est une fresque, le contenu de cette cathédrale patiemment éditée.

Selon le chef roumain Sergiu Celibidache, «la *Huitième de Bruckner* est le couronnement de l'art symphonique». Bruckner lui-même la décrivait comme «un mystère». Ce mystère débute dès les premières secondes. Le chef, deus ex machina, y doit déjà décider de tout: met-il l'accent sur un mouvement ascendant — l'appel des clarinettes — ou la ligne descendante des cordes graves?

D'un côté, la lumière, de l'autre, les ténèbres. La première page de la partition n'est pas encore tournée que le combat a déjà commencé...

Dualité permanente

Questions-réponses, mineur-majeur, détente-crispation: le premier mouvement de la 8^e Symphonie de Bruckner repose tout entier sur la brutalité des ruptures, l'instabilité des fausses certitudes, le choc des notes et des phrases. Tout y est remis en cause en permanence. Magie du compositeur: les climats ne résultent pas d'un chaos, mais d'une savante structure, où accalmies, incertitudes, exaltations et revirements sont organisés avec science.

C'est là que beaucoup d'interprètes passent à côté de l'œuvre. Pour jouer sur la dualité permanente, la symphonie doit se mouvoir, évoluer organiquement. Le statisme donne certes un semblant de profondeur métaphysique, mais, à ce stade, il tue l'œuvre. La densité et la tension du volet initial de la 8^e Symphonie de Bruckner évoquent le 1^{er} mouvement de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven. Si vous doutez de la parenté, écoutez simplement les premières mesures de l'une et de l'autre!

La parenté entre la *Huitième* de Bruckner et la *Neuvième* de Beethoven (tout aspect vocal mis à

part) va plus loin, notamment lorsque Bruckner, comme Beethoven, utilise les deux derniers mouvements pour parachever une véritable cathédrale symphonique.

Le Scherzo (2^e mouvement) est l'indispensable réveil qui mènera la symphonie, une heure plus tard (!), à une conclusion glorieuse en ut majeur. Ce réveil nous extirpe de la mort. Bruckner avait en effet décrit la fin de son premier volet comme l'agonie d'un homme face à une horloge marquant, imperturbable, l'écoulement du temps.

Ce n'est pas le lieu, ici, de parler d'interprétation, mais il est intéressant de mentionner à quel point cette conclusion du premier volet de la *Huitième Symphonie* de Bruckner est rendue tétanisante lorsqu'elle est jouée strictement dans un tempo immuable, régulier comme l'écoulement d'un sablier. Le pendant très exact, ultérieurement, sera la fin de la 15^e Symphonie de Chostakovitch, qui se dénoue dans le goutte-à-goutte d'une perfusion.

Les troisième et quatrième mouvements, l'Adagio (solennellement lent) et le Finale (solennel, pas vite), sont des monuments d'inspiration et de construction qui mènent, pour Hugo Wolf, à «la victoire complète de la lumière sur les ténèbres». L'Adagio est le plus long des mouvements lents du grand répertoire. Il comporte 301 mesures, dans la partition Haas choisie par Yannick Nézet-Séguin. Dès la deuxième page apparaît l'adjectif *breit* (large), que Bruckner évoque quand il veut faire chanter l'orchestre.

Fondamentalement, l'Adagio repose sur deux thèmes, mais agencés en un grand continuum favorisé par le fait que, contrairement à la 7^e Symphonie, le second thème n'est pas exposé à un tempo plus vif.

Le Finale, de 747 mesures, débute par une cavalcade scandée par les cors et les trombones. On retrouve ici le Bruckner architecte de la 5^e Symphonie, avec des proportions presque mathématiquement réparties entre l'exposition, le développement et la réexposition. Le Finale de cette 8^e Symphonie (dernier *Finale* achevé de Bruckner) est justement admiré pour sa grandiose et prodigieuse conclusion, qui brasse, dans divers pupitres, la thématique des quatre mouvements.

La reconnaissance

Bruckner s'est beaucoup heurté au mur de l'incompréhension. Le vent a tourné en sa faveur après le succès de la 7^e Symphonie. La *Huitième* marque le temps de la reconnaissance: symphonie «du destin», symphonie «apocalyptique», «couronnement de la symphonie» ou même «symphonie des symphonies» selon Harry Halbreich, qui n'a pas tout à fait tort, en regard de la dimension, de la maîtrise et de la construction de l'œuvre.

La composition de cette œuvre a nécessité trois ans de travail pour Bruckner. Après l'avoir abordée en juillet 1884, il en termina les esquisses à l'été de 1885 et mit deux pleines années à l'orchestrer. La version princeps (1887) de la partition n'a été éditée qu'en 1973. Elle a été enregistrée, depuis, notamment par Eilahu Inbal



FRÉDÉRIC ANTOUN / FESTIVAL DE LANAUDIÈRE
Yannick Nézet-Séguin

(Teldec), Georg Tintner (Naxos) et Dennis Russell-Davies (Arte Nova) et diffère notamment de la version entendue couramment par des dimensions plus vastes, une fin du 1^{er} mouvement puissante, des variations dans le trio du Scherzo, un apogée différent dans le mouvement lent et une orchestration moins fournie en bois.

Bruckner va trouver la force de retravailler la symphonie entre avril 1889 et mars 1890, pour accoucher d'un chef-d'œuvre absolu, plus grandiose, plus subtil, mieux imbriqué. Cette partition de 1890 existe sous trois formes. La première, imprimée en 1893 à Vienne, contient des coupures et des modifications dues à Joseph Schalk (frère de Franz) et à un élève de Bruckner, Max von Oberleithner. En 1938, Robert Haas reconstitue la *Huitième* de Bruckner de 1890 mais rétablit des passages, tirés de la version originale de 1887. En 1955, Leopold Nowak conteste la démarche de Haas et rétablit, en l'état, la *Huitième* de 1890. Elle est légèrement plus courte, notamment dans l'Adagio et le Finale.

Les défenseurs de Haas, comme le musicologue Paul-Gilbert Langevin, considèrent que Nowak nous prive de musique et rompt l'équilibre formel de l'œuvre. Nikolaus Harnoncourt choisit Nowak parce que «chaque version — 1887 et 1890 — possède sa propre qualité de son» (plus rude dans la version initiale, plus wagnérien dans la révision), ce qui rend dangereux, à ses yeux, le mélange réalisé par Haas. Carlo Maria Giulini et Eugen Jochum ont également opté pour l'édition Nowak, alors que Günter Wand, Bernard Haitink, Herbert von Karajan et Pierre Boulez sont les principaux défenseurs de la version Haas, que dirigera Yannick Nézet-Séguin.

Le Devoir

Hydro Québec présente

festival Orford 2009

CHOPIN ET LISZT
André Laplante, piano
Samedi 20 juin à 20h

LE QUATUOR À CORDES FINE ARTS
Ralph Evans et Efim Boico, violons
Yuri Gandelsman, alto
Wolfgang Laufer, violoncelle
Vendredi 26 juin à 20h

CHARLIE PARKER ET JOHN COLTRANE
Rémi Bolduc et son ensemble
Samedi 27 juin à 20h

ABONNEZ-VOUS ET PROFITEZ DES RABAIS!
2009 du 19 juin au 15 août www.arts-orford.org RÉSERVATION: 819-843-3981 | 1-800-567-6155

fass
FESTIVAL DES ARTS
DE SAINT-SAUVEUR

30 Juillet
au
8 Août
2009

Québec
Canada
Conseil des arts
du Canada
Conseil des arts
de Montréal
YAMAHA
American Airlines
galaxie
Québec

LE DEVOIR

Orchestre
Métropolitain
du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin

Bruckner 8 :
Le cycle se poursuit

Yannick Nézet-Séguin / chef
Anton Bruckner / Symphonie n° 8

Lundi 15 juin 2009, 19 h 30
Salle Wilfrid-Pelletier
Conférence préconcert gratuite à 18 h 30

L'OM remercie pour leur appui
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Canada Council for the Arts
Conseil des arts du Canada
Québec
Patrimoine canadien
Canadian Heritage

514.598.0870
orchestremetropolitain.com

Imprimeur officiel
Paragraphe
Hôtel officiel
SOFITEL
LE DEVOIR

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 800 842 2112

DE VISU

Touriste de drames

ROBERT POLIDORI

Musée d'art contemporain de Montréal, rue Sainte-Catherine Ouest, jusqu'au 7 septembre.

JÉRÔME DELGADO

De New York à Varanasi, la pauvreté n'a pas le même visage, le désordre, pas le même désarroi. Le temps, pourtant, joue le même rôle, autant dans ces appartements délabrés du Bronx, que Robert Polidori a visités dans les années 1980, que dans les rues animées de l'Uttar Pradesh (Inde) photographiées en 2007. Le temps passe, laisse ses traces, indélébiles.

L'accumulation d'objets ou l'usure des murs, d'une part, la superposition des architectures ou la multiplicité des fonctions, d'autre part... Voilà des signes que les années ont du poids. La grande exposition que le Musée d'art contemporain consacre à Robert Polidori, sa première à caractère rétrospectif, couvre vingt-cinq ans d'une carrière menée à parcourir le monde, à traquer le temps.

Le piège et le leurre

Entre ces deux pôles que sont la série sur New York, offerte en préambule, et les paysages urbains réalisés en Inde (et en Jordanie), à la fin de la visite, bien des univers sont réunis. Huit séries, près de soixante photographies couleur et grand format, montrent l'artiste natif de Montréal comme un fin observateur de l'histoire contemporaine, doté d'un évident sens de l'image.

Bâtiments en ruine ou aban-

donnés, lieux transformés, confrontant passé et présent, il y a toujours un entre-deux chez Polidori. Comme si celui qui fusionne habilement la photographie documentaire et une approche artistique plus subjective était condamné à l'ambiguïté.

Le spectateur se trouve aussi dans une double situation. La pictorialité des photos séduit, mais trouble par le drame décrit.

Photojournaliste, artiste ou touriste ?

Robert Polidori vole sous ces trois chapeaux, lui qui est attiré par ces moments bien concrets qui créent un avant et un après

Il est justifié que l'artiste montre de telles réalités, mais sa formule peut agacer tellement elle est reprise, voyage après voyage (accent mis sur la désolation, absence de figure humaine, superposition de plans).

Photojournaliste, artiste ou touriste? Robert Polidori vole sous ces trois chapeaux, lui qui est attiré par ces moments bien concrets qui créent un avant et un après (l'accident nucléaire de Tchernobyl, l'ouragan Katrina à La Nouvelle-Orléans, la guerre au Liban). Dans ces trois cas, même si chacun a ses propres couleurs, on est toujours placé devant le même constat de notre impuissance et de notre inévitable attitude voyeuriste.

Ces trois corpus ont peut-être leur raison d'être — valeur histo-

rique, précieux témoignage, etc. Mais rassemblées ainsi, presque en file indienne, les photos perdent leur impact. Un piège dans lequel des rétrospectives similaires, celle d'Edward Burtynsky, par exemple, tombent souvent. La série à La Nouvelle-Orléans paraît même être de trop, poussant sur un seul mur les exemples tirés de la Jordanie et de l'Inde, photos pourtant

beaucoup plus grandes. Plus grandes et, surtout, fort distinctes. Intemporelles, portées par l'accumulation, la plénitude en milieu urbain, plutôt que par la perte (de biens) et la vacuité, elles auraient mérité leur propre salle.

De Versailles à La Havane

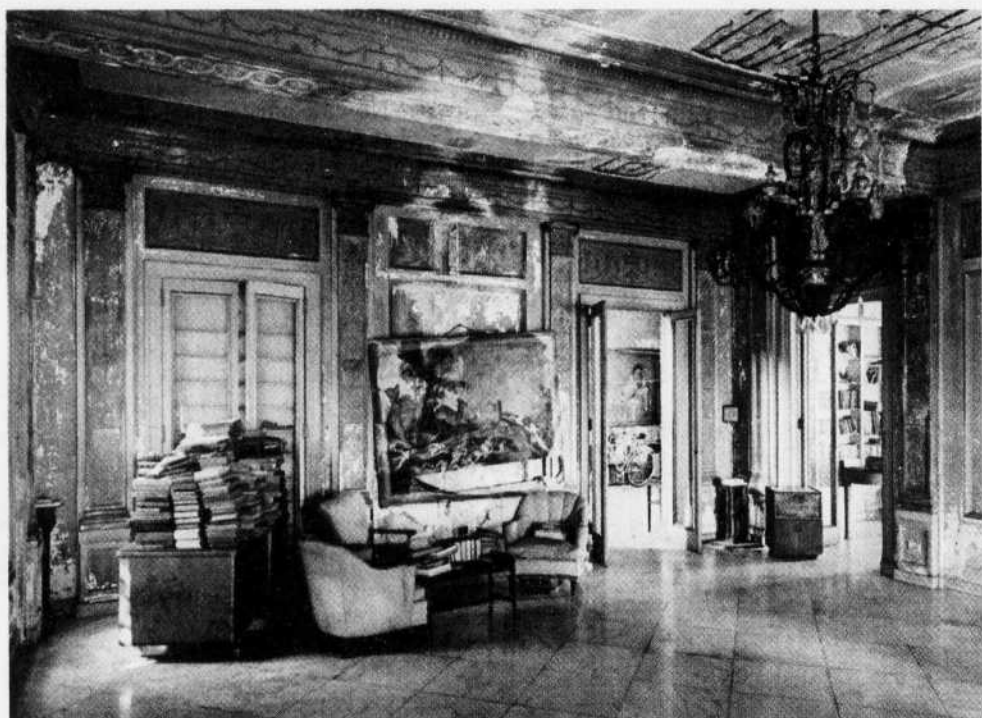
Sinon, c'est la série réalisée à Versailles, en 1986, qui se démarque. Le ton est moins à l'horreur. Polidori a photographié les intérieurs du précieux château, alors en cure de jeunesse. Murs dépouillés, tableaux au sol, tapisseries décollées, meubles recouverts, les salles sont livrées dans une étrange intimité. Jamais on ne les voit ainsi, à nu.

Le *Marat* de David, en déséquilibre, semble oublié. Le décor est pauvre, les boiseries sont abîmées. Ça semble si irréel qu'une image révélant les imperfections d'un mur richement orné donne l'impression d'être un collage numérique. Ici, on se bat contre le



© ROBERT POLIDORI

Quartier général de Samir Geaga no 1, rue de Damas, Beyrouth, Liban, 1994, tirage chromogénique sur papier Fuji Crystal Archive



© ROBERT POLIDORI

Résidence de la Señora Luisa Faxas no 1, Miramar, La Havane, Cuba, 1997

temps et les photos, si elles dévoilent l'usure des lieux, laissent imaginer le leurre derrière le maquillage qu'on s'apprête, une fois de plus, à coller au château.

L'autre ensemble qui détonne du reste porte sur La Havane. Dans ce reportage de 1997, Polidori semble observer l'effet du castrisme sur le luxe bourgeois d'autrefois. Si on sent le commentaire politique, facile, derrière ces images de fastes résidences plutôt décrépies, la série n'est pas que nostalgique. Ce sont des photos qui parlent au présent.

Les lieux sont habités (contrairement à ceux de Tchernobyl et d'autres villes mortes) et on y trouve plusieurs détails révélant, sinon de la débrouillardise, une notion de confort, une sorte de fierté, de satisfaction avec le peu de bonheur (matériel, puisque c'est à ça que s'attarde Polidori) qui soit accessible.

La pauvreté à Cuba n'a certes pas le même visage qu'à New York, là où vit le photographe. Si

c'est bien le regard de l'étranger (du touriste) qui se dégage de ses photos, Polidori ne cherche pas à l'assumer. L'an dernier, à la Triennale québécoise de ce même MAC, les vidéos *War Tourist*, d'Emanuel Licha, nous plaçaient dans une position plus inconfortable, entre témoin et consommateur de sensationnalisme. Chez Polidori, c'est plus sage.

Collaborateur du Devoir

Du 11 juin au 11 juillet 2009

Géza Hermann

In response to...

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: 514.277.0770
www.galeriebernard.ca J & V : 11-19H ET S : 12-17H

Riopelle, au-delà du *all-over*
Peinture - dessin - sculpture 1960-1970

Bertrand Carrière et Serge Clément
Chemin faisant

Expositions jusqu'au 1^{er} août

GALERIE SIMON BLAIS

www.galeriesimonblais.com 514 849-1165

Beaux-arts des Amériques
Barry Gealt

Tableaux marins

3944, rue St-Denis, Montréal (Québec)

www.beauxartsdesameriques.com

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

18 juillet - QUÉBEC
L'Art américain de 1850 à 1950

22 juillet - VAL-DAVID
Les Jardins du Précambrien
Prix spécial jusqu'au 16 juin

1^{er} août - JOLIETTE
Le Requiem allemand de Brahms

Du 4 au 19 octobre - MILAN ET LA TOSCANE
Deux places seulement!

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Spécialiste dans la restauration
de pièces d'art en pierre de savon,
marbre, ivoire et albâtre

M O N S I E U R



DEPUIS 1953

Nous restaurons tout...
sauf les cœurs brisés!

514 484-8332
www.themrfixit.com

4652, boul. Décarie, Montréal

À l'honneur Dominic Besner,
un des plus importants peintres de la relève ;

À découvrir également d'autres artistes contemporains
tels Varte, Mario Merola, Frank Milo, Pascal Evans...

et de grands peintres historiques dont Borenstein,
Brandtner, Cosgrove, Pegi Nicol Macleod, Toni Onley...

Galerie TRIMONT

4259 Ste. Catherine O.
(une rue à l'ouest de Greene)
Westmount 514 658-7214

DE VISU

Entre bande-annonce et production expérimentale

134340 SOON

Patrick Bernatchez
Galerie Donald Browne, 372, rue Sainte-Catherine
Ouest, espace 524. Jusqu'au 11 juillet.

MARIE-ÈVE CHARRON

L'exposition en cours de Patrick Bernatchez confirme un trait de son travail. Pensées sous forme de cycle, structurées comme des ensembles ambitieux livrés au public en parties, ses œuvres, combinant souvent les médiums et mêlant les genres artistiques, ont ceci de particulier d'annoncer déjà leur suite, voire de se présenter comme un projet encore à venir. Chez Donald Browne, l'exposition intitulée *134340 Soon* rend cet aspect encore plus probant.

134340 Soon, c'est tout à la fois une bande-annonce, une photographie de plateau et des affiches promotionnelles générées autour d'un film en cours de production, *134340*, dont la sortie est annoncée pour les prochains mois, mais dont une version est pourtant disponible. Des bribes de ce projet ont déjà fait l'objet de parutions publiques, à commencer par *Pluton*, un court vidéo commandé par le Musée d'art contemporain de Montréal dans le cadre de la première édition de sa Triennale tenue l'été dernier.

Diffusée alors sur les ondes de Télé-Québec, à l'exemple de neuf autres vidéos initiées dans ce même cadre, *Pluton* profitait brillamment du contexte de présentation pour susciter l'ambiguïté quant à son statut. Était-ce un court-métrage en soi? Une bande-annonce d'un film devant prendre l'affiche plus tard? Une promotion indirecte de la Triennale du Musée? Une ambiguïté similaire est maintenue chez Donald Browne, où l'artiste met en scène plusieurs composantes calquant certaines conventions liées à la mise en marché du cinéma.

Prélude

L'univers au cœur du projet *Soon* est directement inspiré de *2001: A Space Odyssey*, l'œuvre célèbre de Stanley Kubrick, et avait déjà été annoncé dans le vidéo *Pluton*, lequel, avec ses 57 secondes, attisait la curiosité par sa construction elliptique. Les composantes de l'exposition actuelle redéploient le matériel existant, d'abord avec une photographie, centrale, tirée du tournage. Elle montre le protagoniste de l'histoire, un cosmonaute à la

tête de primate. Sur un autre mur sont déclinés huit monochromes, reprenant une mire à barres en en séparant les bandes de couleur et en les allongeant à la verticale.

Ces bandes colorées, apprend-on dans le communiqué, auraient fait l'objet d'affichages clandestins dans différents endroits de la ville, de façon à tracer une rotation complète autour du Musée d'art contemporain, au cours de la Triennale, se proposant alors comme la promotion déguisée du film en cours de production. Dans son itinéraire, l'affichage mimait le mouvement en orbite des planètes dans le système solaire. Une fois présentée en galerie, sous l'intitulé *134340 (1930-2006)*, la série de monochromes résume en fait l'histoire de Pluton, découverte comme planète en 1930 et destituée de ce titre pour devenir une planète naine en 2006.

L'univers au cœur du projet *Soon* est directement inspiré de *2001: A Space Odyssey*, l'œuvre célèbre de Stanley Kubrick

Rapprochées par leur titre, mais disjointes dans leur présentation initiale, les affiches abstraites placardées dans la ville et la capsule vidéo diffusée à la télévision se trouvent finalement réunies, et transformées, dans le troisième élément de l'exposition, une première version de la vidéo *134340*, accessible sur un iPod dans la galerie. Situé entre la bande-annonce et la production expérimentale, *134340*, d'une durée de près de 20 minutes, donne encore l'impression d'un prélude à autre chose. Muet au début, étirant sur quelque cinq minutes le défilement des couleurs de la mire à barres, le film tarde à révéler son contenu, aspirant peut-être à produire des effets similaires aux scènes contemplatives du maître Kubrick.

Le reste est un montage serré où s'imbrique parfaitement la bande sonore, tissée d'extraits musicaux, donnant lieu à des moments parfois extatiques. Une rue enneigée bordée de manufactures impersonnelles et désertées campe le décor d'une scène énigmatique dont certains fragments sont rejoués en boucle. Le cosmonaute apparaît à cheval, trouvant un monolithe blanc qu'il voudra toucher, entraînant ainsi une explosion qui le transforme en primate, habillé encore de son costume.

Le jeu des apparences

Avec un passage composé d'extraits de films appropriés, allant du cinéma muet à l'imagerie scientifique, et un autre donnant à voir le monolithe se découpant sur une nuit étoilée, puis

embrasé par la lumière aveuglante du soleil levant, Bernatchez traite autant du bagage de l'humanité, largement marqué par l'évolution des technologies, que de la fascination pour l'infiniment grand et ce qui n'est pas encore connu ou expliqué.

Suivant le film de Kubrick qui en est la source d'inspiration, *134340* constitue une allégorie sur le sort du monde, le situant dans les perspectives opposées que sont le darwinisme (le cosmonaute retournant à l'état de primate) et le créationnisme (la présence du monolithe comme entité suprême qui est responsable de tout, mais qui, ici, ne triomphe pas). Empreint d'une forme de pessimisme, hanté par des projections apocalyptiques, le film instaure un climat dramatique. Du moins, en surface.

Tout comme *Pluton* n'était pas ce que les scientifiques avaient d'abord pensé, il se peut fort bien

que l'artiste exploite le jeu des apparences, par exemple en magnifiant ce qui était de peu de valeur au départ (la mire à barres si banale, maintenant encadrée de chrome dans une galerie) ou en réactivant, parfois avec un amateurisme plus marqué, les composantes d'un film de science-fiction dont les visions projectives sont en quelque sorte expirées, mais qui fascinent toujours autant.

Le projet *134340 Soon* de Patrick Bernatchez n'en épuise pas le vertige, comme en témoigne avec force la photo du cosmonaute qui fait se rejoindre l'âge de pierre et celui de la conquête de l'espace. Le plexiglas jaune, le miroir et l'acétate qui constituent le feuilleté du support, tout en multipliant les zones de réflexion, traduisent la complexité temporelle et philosophique que le projet tente de poursuivre.

Collaboratrice du Devoir



SOURCE GALERIE DONALD BROWNE
Une des affiches promotionnelles générées autour d'un film en cours de production, *134340*, réalisé par Patrick Bernatchez

Maintenant ou jamais ! Dernière semaine !



IMAGINE

La ballade pour la paix de John & Yoko
Jusqu'au 21 juin / Entrée gratuite

Il y a 40 ans, Yoko Ono et John Lennon entreprenaient leur bed-in à Montréal. C'est maintenant à votre tour de réaliser votre propre bed-in en compagnie de vos proches. Venez vous photographier dans l'exposition et partagez votre expérience sur mbam.qc.ca/imagine.

Déjà plus de
100 000 visiteurs

Aussi ouvert les mercredis, jeudis et vendredis soirs jusqu'à 21 h
1380, rue Sherbrooke Ouest. Métro Peel / Guy-Concordia

M MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL
Pavillon Jean-Noël Desmarais
mbam.qc.ca | 514-285-2000

metro STM Astral Media Balchwin
Maver Scout Continental AIR CANADA LE DEVOIR

John Lennon et Yoko Ono, Bed-in de Montréal, 1969. Collection Yoko Ono Lennon, New York. Photo Ivor Sharp / © Yoko Ono

CAMOUFLAGE

L'EXPOSITION ÉTÉ/AUTOMNE 2009

Découvrez l'art et la science, la magie et la ruse de cette stratégie militaire devenue phénomène de la culture populaire.



MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE
CANADIAN WAR MUSEUM

www.museedelaguerre.ca/camouflage
1, place Vimy, Ottawa | 1 800 555-5621

Présentée en collaboration avec l'Imperial War Museum de Londres (R.-U.).

Commanditaire officiel
GM
PROTECTION TECHNOLOGY

OTTAWA - CITIZEN

Canada

CINÉMA

LES
MERCREDIS DU DOC
3/1 sur tous les documentairesBOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE

ENTREVUE

Pour l'amour du thriller

ANDRÉ LAVOIE

Même si la ligne téléphonique capricieuse entre Paris et Montréal alterait parfois les propos du réalisateur français Fred Cavayé, elle ne masquait jamais son enthousiasme à défendre à la fois *Pour elle*, son premier long métrage maintenant en salles au Québec, et sa passion dévorante pour le thriller. Une passion communicative, puisque près de 700 000 spectateurs français se sont pressés aux portes des cinémas pour voir Vincent Lindon passer de professeur de littérature à criminel afin de sortir de prison sa tendre épouse, incarnée par Diane Kruger; plusieurs diront que la superbe actrice allemande au français délicieux mérite bien cela...

D'ailleurs, celle-ci est innocente du crime sordide dont on l'accuse, et la seule personne à en être indiscutablement convaincue, c'est le spectateur. Un choix narratif totalement assumé par le cinéaste et son scénariste, Guillaume Lemans, celui qui lui a apporté cette idée de quidam devenu gangster par amour et par sentiment de révolte devant une justice aveugle. «*Pour moi, c'était indispensable*, explique Fred Cavayé au bout du fil. *Evidemment, il y a d'autres manières de raconter cette histoire, mais c'est celle-là qui m'intéressait. Je ne voulais pas que le spectateur pense que le personnage de Vincent Lindon fait tout cela pour les mauvaises raisons.*»

Cette préoccupation pour le spectateur est constante chez ce friand du film noir, dans son dis-

Diane Kruger dans *Pour elle*, de Fred Cavayé

cours et surtout dans sa manière d'aborder son métier. «*Je me demande si je ne fais pas une démarche de spectateur en tant que réalisateur*, dit-il avec candeur. *J'aime faire les films que j'aime voir au cinéma.*» Pour cet ancien photographe et scénariste de plusieurs comédies (dont la dernière de Patrice Leconte, *La Guerre des Miss*), «*les bonnes idées sont souvent simples et elles impliquent Monsieur et Madame Tout-le-monde.*» Celle à la base de *Pour elle* est d'une grande efficacité, comparable, selon le cinéaste, à certains procédés des spectacles de marionnettes de son enfance où, bien installés dans la salle, «*nous étions les seuls à voir le méchant arriver!*»

Cette simplicité se reflète également dans ses choix de mise en scène, montrant Paris de manière à ne pas le reconnaître,

«*pour que l'histoire soit davantage universelle*», trafiquant l'architecture et la décoration des prisons françaises. «*De l'extérieur, il s'agit d'une véritable prison [celle de Meaux-Chauconin, affichant un style comparable à celui de Le Corbusier], mais certains intérieurs, dont le parloir, ont été refaits en studio et les couloirs sont ceux des sous-sols de la Bibliothèque François-Mitterrand. De toute manière, si vous ne trichez pas un peu, personne n'y croit. Car les véritables prisons ne sont pas aussi grises, même si ça n'enlève rien à leurs aspects terribles. Pour elle, c'est d'abord un thriller: on est un peu dans le réel mais aussi dans quelque chose d'assez cinématographique.*»

Un sort enviable

Cet heureux mélange a beaucoup plu à Paul Haggis, scéna-

riste et réalisateur d'origine canadienne (*Crash, In the Valley of Elah*), qui prépare en ce moment une adaptation hollywoodienne de *Pour elle* «*et qu'il devrait tourner très bientôt*», aux dires de Fred Cavayé. Ce n'est pas le premier cinéaste français à connaître pareil honneur (légalement empoisonné), celui du *remake*, mais cela ne saurait altérer son bonheur, «*content et flatté*» que son travail soit entre les mains de Paul Haggis. Evidemment, il ne possède aucun droit de regard mais, dans ce contexte, «*vaut mieux que ça soit quelqu'un avec un immense talent comme lui.*»

Le sort de Fred Cavayé demeure tout de même fort enviable, «*plus crédible*» au sein de l'industrie, après un premier film bien reçu par le public et la critique, mais gardant la tête froide. «*Je dois préserver les mêmes doutes que pour le premier film*, confesse le cinéaste. *Ne pas dire: "Le premier a marché, j'ai donc compris des choses." Il me faut rester à l'écoute, garder cette peur de me tromper, pour ainsi me pousser à travailler énormément.*» Sans surprise, il m'annonce qu'il prépare un autre thriller, «*encore plus musclé que le premier.*» «*Je me suis découvert une vraie passion pour les scènes d'action, mais à dimension humaine. Je voudrais faire un film qui ressemble aux 30 dernières minutes de Pour Elle.*» Nul doute que Paul Haggis sera de nouveau curieux de voir le résultat.

Collaborateur du Devoir

Tout en surface

POUR ELLE

Réalisation et scénario: Fred Cavayé, d'après une idée de Guillaume Lemans. Avec Vincent Lindon, Diane Kruger, Lancelot Roch, Olivier Marchal, Hammou Graïa, Liliane Rovère, Olivier Perrier. Image: Alain Duplantier. Musique: Klaus Badelté. Montage: Benjamin Weill.

ODILE TREMBLAY

Premier long métrage du Français Fred Cavayé, *Pour elle* témoigne d'un malaise du cinéma français. Comment approcher le polar sans singer Hollywood, en gardant une épaisseur à l'entreprise? Force est de constater que le film peine à trouver une facture originale et demeure encaissé dans les poncifs du genre.

Le couple idyllique avec enfant blondinet et mignon est incarné par Vincent Lindon et Diane Kruger, dont la vie bascule quand la belle épouse se voit incarcérée pour l'assassinat de son patron, alors que tous les indices convergent vers elle. Idée originale: celle de transformer un enseignant pacifique en efficace gangster, histoire de faire évader l'épouse, après une erreur judiciaire, expliquée pesamment en *flash-backs*. Le mari se liera avec des malfrats du crime organisé, trop vite identifiés, afin de refaire sa vie familiale au soleil des tropiques en ne reculant devant rien, meurtre inclus.

Passons sur les incohérences du scénario: héros blessé à la jambe, qui ne boite pas et semble miraculeusement guéri, évasion inexplicable d'une maison cernée par les flics, grève

de l'insuline chez l'épouse diabétique soudain laissée en plan, etc. N'allons pas nous «*enfermer*» dans les fleurs du tapis... Elles sont trop nombreuses.

L'action est au rendez-vous, dans une démarche très télévisuelle: montage nerveux, réalisation trépidante, mais sans regard d'auteur ni traitement inspiré. *Pour elle* tente de s'ancre dans une bulle familiale, avec les parents du mari, troublés, le petit garçon qui en veut à sa mère absente, etc., mais tout en traitement de surface.

Vincent Lindon garde son registre habituel: bon gars au sourire timide mais têtu, et sa transformation de doux prof en loup prêt à tout, logiquement porteuse de graves traumatismes, s'effectue sans douleur. Diane Kruger se réduit à sa joliesse, mal dirigée, trop lisse dans l'épreuve et déconnectée dans les moments angossants entourant l'évasion. Les indices que le mari laisse derrière lui, dont les tableaux dessinés au mur, jeu de pistes offert en pâture aux policiers, relèvent de la sottise absolue (son personnage est en principe plus allumé), comme l'incompétence policière qui en tire à peine profit.

Les rôles secondaires apparaissent particulièrement faibles, pétris de clichés: Arabes en petites racailles, policiers vaillants mais incapables, etc. Le milieu criminel aurait mérité une plongée en eau trouble, mais le film, obsédé par l'action à tout prix, ne nous apprend rien de ses arcanes.

Le Devoir

CET ÉTÉ À GASPÉ...
« Redécouvrir son monde »
c'est le temps de

TERRE! SPECTACLE GRANDIOSE
POUR CÉLÉBRER L'ARRIVÉE DE JACQUES CARTIER

Aux abords de la Baie de Gaspé, 475 ans jour pour jour après l'arrivée de Cartier, nous revenons célébrer nos origines en musique et en chanson. De la Terre-Mère Amérindienne, de Gaspésie jusqu'en Louisiane, de la fleur de lys au trèfle irlandais, nous saluerons nos métissages, notre modernité et notre américanité.

TERRE! UN GRAND SPECTACLE POPULAIRE PRÉSENTÉ PAR LES CAISSES DES JARDINS AVEC ISABELLE BOULAY, LAURENCE JALBERT, ZACHARY RICHARD, KEVIN PARENT, DIANE DUFRESNE, FLORENT VOLLANT, SAMIAN, DANIEL BOUCHER, PIERRE FLYNN, SUROÏT, MARIE-PIERRE ARTHUR ET ANIK JEAN.

Pour découvrir la programmation complète, visitez le
475gaspé.com
ON VOUS ATTEND!



CINÉMA

Entre deux chaises

AWAY WE GO

Réalisation: Sam Mendes. Scénario: David Eggers et Vendela Vida. Avec John Krasinski, Maya Rudolph, Jeff Daniels, Maggie Gyllenhaal, Allison Janney, Chris Messina, Catherine O'Hara, Paul Schneider. Image: Ellen Kuras. Musique: Alexi Murdoch. Montage: Sarah Flack.

ODILE TREMBLAY

Sam Mendes, derrière l'oscarisé et remarquable *American Beauty* mais aussi le récent *Revolutionary Road* — grand duo entre Kate Winslet et DiCaprio — est un des cinéastes américains à suivre et à savourer. Pour ses incursions ironiques dans sa société de contrastes et d'absurdités diverses, avec regard en biais, parfois implacable, toujours aiguë. Cette fois, il décroît quelque peu.

Away We Go, qui démarre sur les chapeaux de roue par une scène de sexe conjugal fort hilarante, met en scène un couple en attente d'enfant, qui fait la tournée des amis dispersés afin de trouver l'environnement propice pour éduquer leur future fille. Après l'exil des grands-parents démissionnaires, le film déplace son action dans plusieurs villes nord-américaines, dont Montréal (où aucune voix francophone ne meuble le fond sonore, tout étant tourné aux États-Unis). De ville en ville, de retrouvailles en retrouvailles, ils seront appelés à découvrir leur voie propre.

Les deux acteurs principaux, John Krasinski (Burt) et Maya



John Krasinski et Maya Rudolph dans *Away We Go*, de Sam Mendes

Rudolph (Verona), ont fait leurs classes dans des séries américaines, ce qui leur a donné un sens du *punch* et du comique, bien mis à profit dans plusieurs scènes, même si ce film mineur n'est pas à la hauteur du talent de Mendes.

Le scénario de David Eggers et Vendela Vida repose sur des questionnements intéressants: ceux de futurs parents qui cherchent à comprendre leur rôle futur dans une Amérique en mutation, ce qui rejoint bien des préoccupations collectives. *Away We Go* consiste en une série de sketches d'intérêt inégal, trop courts pour prêter vie aux nouveaux protagonistes, campés dans chaque ville traversée. L'arrêt au Wisconsin, chez une cousine de Burt (Maggie Gyllenhaal, désopilante) et son mari (Jim Gaffigan), illuminés du

Nouvel Âge, donne lieu aux scènes les plus comiques du lot. On reprochera à Burt et Verona d'afficher une position de supériorité assez antipathique devant tous leurs proches.

Dans sa réalisation relâchée — mais le scénario est à la base du problème — Mendes a oscillé entre deux tons (veine comique et veine sentimentale), sans avoir su se brancher. La partie *road movie*, souvent découpée à la va-comme-je-te-pousse, ne constitue en rien un modèle du genre. Les gags, parfois drôles, parfois faciles, confèrent leur force au film, mais en fin de course, quand les violons remplacent les rires, le cinéaste égaré sa griffe pour s'enliser dans un sirop fadasse où nagent de trop bons sentiments.

Le Devoir

Recette familière

THE TAKING OF PELHAM 1 2 3 (PELHAM 1 2 3: L'ULTIME STATION)

De Tony Scott. Avec Denzel Washington, John Travolta, John Turturro, Luis Guzman, James Gandolfini. Scénario: Brian Helgeland, d'après le roman de John Godey. Image: Tobias A. Schliessler. Montage: Chris Lebenzon. Musique: Harry Gregson-Williams. États-Unis, 2009. 107 minutes.

MARTIN BILODEAU

Contrairement à ce que laisse croire le titre français, Pelham n'est pas une station du métro de New York mais le nom d'une rame qui circule dans son réseau. Cette rectification faite, rappelons que ce *thriller* de l'inconstant Tony Scott (*Top Gun*, *Crimson Tide*), qui survient 35 ans après la première adaptation au cinéma du roman de John Godey (par Joseph Sargent), ne fait qu'appliquer une grammaire et des outils technologiques d'aujourd'hui à une histoire intemporelle de prise d'otages et de demande de rançon.

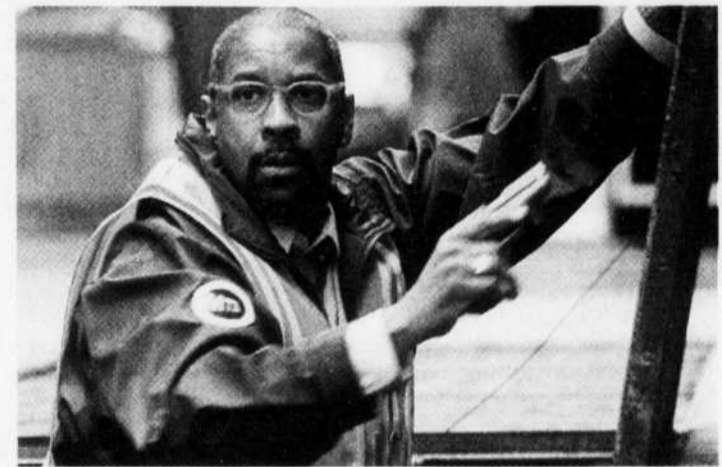
Le film est en fait un pas de deux assez divertissant, sans profondeur, comme il se doit. Il y a d'une part un chef de bande criminel, Ryder (John Travolta, en forme), qui immobilise une voiture de métro avec 18 otages à son bord. Il y a d'autre part le contrôleur, Walter (Denzel Washington, en mode Morgan Freeman), que le hasard a désigné pour négocier avec lui depuis son poste au centre de contrôle de Brooklyn et

qui doit transmettre à qui de droit ses exigences: dix millions de dollars dans l'heure, avec menace de tuer un passager par minute de retard.

Les deux hommes ont un passé trouble, dont le scénario — qui dénonce pour la forme et presque par nostalgie du film antérieur le bris du lien de confiance entre les individus et les institutions — révèle des détails à dose homéopathique au fil du récit mené tambour battant, avec toute l'ostentation dont on sait Tony Scott capable: images en accéléré, traînées chromatiques, course contre la montre et cascades à travers la ville, arrêts sur image avec top chrono, le cinéaste abuse tant des artifices que le suspense s'essouffle plutôt que de s'emballer. J'en veux pour preuve une séquence, qui survient dans la deuxième moitié du film, où Scott pousse l'art du montage en temps dilaté jus-

qu'au point de rupture. En sept minutes, son héros a eu le temps de se rendre à l'héliport le plus proche de son poste, de faire attendre l'appareil pour parler au téléphone avec son épouse, de voyager à son bord vers le cœur de Manhattan, de recevoir sur place moult instructions et de marcher dans le tunnel en poussant un chariot sur rails jusqu'à la voiture stoppée entre deux stations. Un cinéaste plus raffiné aurait fait battre à tout rompre les cœurs de la salle. Scott nous a fait rire. Il n'y a pas lieu de lui en vouloir, mais quiconque réclame davantage d'un film que l'application d'un savoir-épater et d'une recette familière, avec ses retournements attendus et sa morale bien-pensante, jugera *The Taking of Pelham 1 2 3* pour ce qu'il est: une rame de métro. Rectification faite.

Collaborateur du Devoir



Denzel Washington dans *The Taking of Pelham 1 2 3*

Cruelle épreuve...

IMAGINE THAT (V.F. : DANS SES RÊVES!)

Réalisation: Karey Kirkpatrick. Scénario: Ed Solomon, Chris Matheson. Avec Eddie Murphy, Yara Shahidi, Thomas Haden Church. Image: John Lindley. Montage: David Moritz. Musique: Mark Mancina. États-Unis, 2009, 107 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Meryl Streep affirmait récemment que la crise économique allait freiner l'accès à un plus grand nombre de mauvais films sur nos écrans, une prédiction secrètement ovationnée par les critiques de cinéma. N'en déplaise à l'actrice légendaire aux mille trophées et aux cent accents étrangers, sa vision ne résiste pas à la cruelle épreuve du réel et encore moins à la sortie de *Imagine That*, de Karey Kirkpatrick (*Over the Hedge*).

Les grimaces d'Eddie Murphy font-elles encore rire quelqu'un? La question est légitime devant cette comédie un brin réactionnaire, surtout à l'égard de toutes ces familles monoparentales qui peinent à joindre les deux bouts, et qui célèbrent le pouvoir de l'imagination sans une once d'originalité ou de fantaisie. Dans le même registre et ciblant le même public blasé et repu, *Bedtime Stories*, d'Adam Shankman, affichait des ambitions dignes de *Citizen Kane*; c'est dire l'étendue du désastre.

Il y avait pourtant, dans *Imagine That*, un potentiel comique que les scénaristes Ed Solomon et

Chris Matheson n'ont pu exploiter, sans doute victimes de la tyrannie d'une vedette sur le déclin. Car Murphy incarne ici un ambitieux conseiller financier — ce qui apparaît crédible, considérant l'avidité de celui qui aligne les navets — évoluant dans un milieu où les méthodes farfelues de profits rapides et de comptabilité créative abondent, comme chacun sait. À l'opposé de la manière, disons, chamanique d'un collègue aux dents longues (pathétique Thomas Haden Church), ce rapace cravaté s'en remet aux conseils économiques des amis imaginaires de sa fillette Olivia, qui se révèle toujours être d'une grande justesse, et fort lucratifs. Le procédé aura pourtant ses limites pour ce papa de fin de semaine qui croyait avoir enfin compris le cœur de cette enfant du divorce et des petites valises.

Pendant que Murphy s'époumone en de multiples simagrées, Karey Kirkpatrick se contente de les filmer comme s'il s'agissait d'une suite banale de numéros de *stand-up*, sous le regard ébahi de la toute jeune Yara Shahidi, dans ce qui ressemble au plus mauvais début de carrière d'une actrice, peu importe l'âge et le niveau d'expérience. Quant aux versions revisitées de quelques succès des Beatles qui tapissent la trame sonore, elles témoignent, si besoin est, du caractère parfois racoleur de l'entreprise, doublé d'une flagrante pauvreté d'idées, preuve irréfutable, et effroyable, de la présente crise économique.

Collaborateur du Devoir

www.cinemaduparc.com
J'AI TUÉ MA MÈRE
 IL DIVO - GOMORRA
 PLUS TARD, TU COMPRENDRAS
 TOKYO! - LIMITS OF CONTROL
 consultez notre site internet
 Métro Place des arts 3575 Du Parc 514-291-1900
 Autobus 80 / 129 CINÉMA DU PARC
 STATIONNEMENT 3 HEURES : 2\$

ARCHAMBAULT
 Une compagnie de Québec Media
PALMARÈS DVD
 Résultats des ventes:
 du 2 au 8 juin 2009

- 1 PRISON BREAK Season 4
- 2 BABINE
- 3 DEFIANCE
- 4 LA SOUPE AUX CHOUX
- 5 24 Season 7
- 6 REVOLUTIONARY ROAD
- 7 HE'S JUST NOT THAT INTO YOU
- 8 FINAL FANTASY VII : ADVENT CHILD
- 9 TWILIGHT
- 10 JAZZ CONFIDENCES : 30 ANS DE FESTIVAL
- 11 DIANA KRALL Live in Rio
- 12 MISS MARPLE Coffret 3
- 13 LEONARD COHEN Live in London
- 14 TRUE BLOOD Season 1
- 15 LA MÉMOIRE DES ANGES
- 16 TERMINATOR 2: JUDGMENT DAY
- 17 ERIC CLAPTON / STEVE WINWOOD Live from Madison Square Garden
- 18 PLANÈTE TERRE: SÉRIE COMPLÈTE
- 19 SLUMDOG MILLIONAIRE
- 20 VALKYRIE

« DIANE KRUGER EST LUMINEUSE... VINCENT LINDON, BOULEVERSAANT! »
 « DE L'ACTION, DU SUSPENSE, DE L'ÉMOTION... UNE HISTOIRE HALETANTE! »
 VINCENT LINDON DIANE KRUGER
POURELLE
 UN FILM DE FRED CAVAYÉ
 FIDÉLITÉ 123 456789
 POUR UN APERÇU PALPANT: **POURELLE-LEFILM.CA**
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE
 QUARTIER LATIN CINÉMA SHERBROOKE ST-EUSTACHE PONT-VAIU 16 BOUCHERVILLE
 STARCITÉ HULL SHERBROOKE JOLIETTE VICTORIAVILLE STE-ADELE
 LE CLAP BEAUPORT CINÉMA LIDO V. ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS LE FORUM 22
 CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CANNES 2009
Quinzaine des Réalisateurs
 Lauréat 2009 Prix Regards Jeunes FESTIVAL DE CANNES
 Lauréat 2009 Art Cinema Award (CICA) FESTIVAL DE CANNES
 Lauréat 2009 Prix SACD FESTIVAL DE CANNES
 ★★★★★ «An astonishingly mature work (...) introduce us to a new and authentic auteur.»
 Brendan Kelly, THE GAZETTE
 ★★★★★ «Le film se révèle à la hauteur des prix qu'il a remporté à Cannes.»
 Cédric Bélanger, LE JOURNAL DE MONTRÉAL
 ★★★★★ «Un grand cri d'amour (...) Un film à la fois drôle et profond. D'une fraîcheur enthousiasmante.»
 Marc-André Lussier, LA PRESSE
 Les fils ne savent pas que leurs mères sont mortelles.
 K-FILMS AMÉRIQUE présente
J'AI TUÉ MA MÈRE
 ANNE DORVAL XAVIER DOLAN
 FRANÇOIS ARNAUD SUZANNE CLÉMENT
 PATRICIA TULASNE NIELS SCHNEIDER
 ET MONIQUE SPAZIANI
 UN FILM DE XAVIER DOLAN
À L'AFFICHE
 CINÉMA BEAUBIEN QUARTIER LATIN CINÉMA DU PARC MEGA-PLEX PONT-VAIU
 CINÉPLEX SAINT-EUSTACHE CINÉPLEX STARCITÉ MONTRÉAL CINÉPLEX BOUCHERVILLE CINÉPLEX CINÉMA 9 GATINEAU MEGA-PLEX JACQUES-CARTIER
 CINÉMA FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES CINÉMA LAURIER VICTORIAVILLE LA MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE CINÉMA BEAUPORT QUÉBEC CINÉMA LE CLAP QUÉBEC CINÉMA CARTIER QUÉBEC

LE DEVOIR et métropole invitent 50 personnes à assister à une représentation de
TULPAN
 UN FILM DE SERGEY DOVOTSEVOY
 Pour avoir la chance d'obtenir un laissez-passer valable en tout temps pour 2 personnes, inscrivez-vous par courriel en nous indiquant vos coordonnées postales à l'adresse suivante : promotions@communecommunicationspopcorn.com
 Le tirage des 25 laissez-passer doubles aura lieu le 18 juin. Les gagnants recevront un laissez-passer double par la poste. L'annonce promotionnelle sera publiée les 12 et 13 juin.
À L'AFFICHE DÈS LE 19 JUIN